

## Un

Ce soir, quand je suis rentrée à la maison, ma vie avait changé. Notre voisine Lo Russo m'attendait sur le palier, en berçant sa petite fille qui pleurait, et elle m'a remis une lettre recommandée. Je l'ai passée à Vincenzo et j'ai ouvert la porte. Vincenzo a regardé la grosse enveloppe jaune, couverte de cachets; il l'a mise dans sa poche. La grosse voisine Lo Russo s'est faufilée dans l'appartement; elle regardait la poche de mon mari, dévorée d'envie de savoir, mais il est allé dans la chambre à coucher. Nous avons bavardé; cependant, je sentais la rage monter en moi du fait de la curiosité impudente des voisins; ils chuchotaient derrière la porte, d'ici peu, ils allaient entrer. Pourtant, on sait tous qu'à Palerme, n'importe quelle nouveauté provoque malaise et colère. Une nouvelle, si bonne soit-elle, est toujours accueillie de prime abord comme un présage de deuil.

Peu après, Vincenzo est venu me demander si le dîner était prêt; ses yeux assombris ignoraient la voisine. Celle-ci, pourtant, n'a pu s'empêcher de demander :

– De quoi s'agit-il? Un parent d'Amérique qui est mort? Va-t-on faire la fête?

Sans la regarder, Vincenzo lui a répondu grossièrement :

– Personne n'est mort. Pas question de fête.

Puis il s'est tourné vers moi :

– Dans combien de temps mange-t-on ?

Madame Lo Russo a compris qu'il était vraiment furieux ; elle est partie et je l'ai entendue grommeler de l'autre côté de la porte.

– Alors, qu'est-ce qu'elle raconte cette lettre ?

Il l'a tirée de sa poche et jetée sur la table, toute froissée. Je l'ai ouverte en essayant de la lisser de la main. Un notaire, Bartolo Spatafora, 47 via Duca della Verdura, faisait savoir que le vieux prince d'Acquafurata, mort le mois précédent (tout Palerme avait assisté à ses obsèques somptueuses), nous laissait, à Vincenzo et à moi, son palais centenaire de piazza Marina. J'ai relu trois fois : le regard féroce de Vincenzo posé sur moi me paralysait et je ne savais que dire sans passer pour une idiote. Pour finir, il a levé les yeux et je lui ai demandé :

– Tu crois que c'est une blague ?

– Ou c'est une erreur, ou c'est une farce.

– Une farce ? A nous ? Et dans quel but ? L'enveloppe est à l'en-tête du notaire. Demain, nous saurons.

– Jette-la !

Il a saisi la lettre et l'a déchirée avec une sorte de méchanceté.

– Le palais du prince... Alors, ces spaghetti, ils arrivent oui ou non ?

Il était devenu livide, sa rage montait et, plus le temps passait, plus elle bouillonnait. Pendant le dîner, je lui ai versé du vin à plusieurs reprises : contrairement à beaucoup d'hommes, le vin le calme et le rend débonnaire. Je lui ai demandé s'il pensait à une plaisanterie de quelqu'un du bureau, car un Sicilien doit toujours se trouver un coupable. De fait, il acquiesça :

– Je le connais, ce misérable !

J’ai fait de mon mieux pour l’apaiser et me suis fait promettre qu’il donnerait un coup de téléphone au notaire.

– Supposons que ce soit vrai. On voit tant de choses.

– Je sais, tu adores rêver, a-t-il dit avec un demi-sourire. Mais qu’avons-nous à voir avec les princes ? Si nous téléphonons au notaire, nous passerons pour des couillons ; c’est le but. Dis-moi : pourquoi le prince t’aurait-il laissé, à toi précisément, sa maison ?

– Parce qu’elle est moche et étriquée, ai-je répondu impulsivement.

J’ai vu à son regard qu’il était vexé et je me suis tue.

La nouvelle m’a empêchée de dormir sereinement. Vers une heure, la respiration profonde de Vincenzo m’a convaincue que la raison était du côté de sa solidité et je me suis endormie en pensant à l’absurdité de cet espoir.

Deux jours après, j’ai rassemblé tout mon courage et, de la crémerie, j’ai téléphoné au notaire Spatafora. Il m’a dit que la lettre était authentique et que les choses s’étaient passées ainsi : ce grand prince, que nous n’avions jamais rencontré, nous avait légué son palais. Il m’a invitée à me rendre chez lui le plus vite possible avec mon mari. Je ne voulais pas en parler moi-même à Vincenzo et j’ai prié le notaire de lui téléphoner à son bureau et de le convoquer.

Aussitôt après, j’ai couru piazza Marina, tout en me sentant sottre et rêveuse. Le palais est vraiment royal et, subitement, je n’ai plus eu le courage de le regarder ;

ma gorge s'est serrée et je me suis enfuie pour me réfugier chez moi, vicolo Cagliostro.

Dans l'étude Spatafora, où de grandes armoires de chêne à tiroirs abritent depuis vingt générations les volontés de morts implacables, Vincenzo a bien dû se résigner : nous sommes les propriétaires désignés d'une demeure historique de trente pièces. Il n'avait qu'une idée confuse de ce palais dont il avait même refusé d'aller voir l'extérieur. Le notaire nous a précisé les conditions. Le palais ne peut être vendu, ni loué. Nous devons l'habiter en permanence avec nos enfants à venir. Après trente ans, nous en serons définitivement propriétaires; faute d'héritiers, la ville de Palerme en deviendrait propriétaire. Le notaire a conclu en riant :

– Une chance fabuleuse. Bien des nobles et bien des gens richissimes aimeraient être à votre place. Tout est prévu. Je dois administrer un fonds spécial destiné à l'entretien et aux dépenses courantes. Ça ne vous coûtera pas un centime.

Vincenzo ne parvenait pas encore à l'admettre.

– Mais pourquoi? a-t-il murmuré. Pourquoi nous justement? Je n'ai jamais rencontré le prince, j'en ai simplement entendu parler, comme on entend parler d'un roi lointain...

Il faisait piètre figure. Et si le notaire, agacé, allait tout annuler? Bien au contraire, le notaire m'a fixée en levant les épaules et Vincenzo, empourpré, s'est tourné vers moi. J'ai perçu dans son cerveau l'aiguillon du soupçon: de temps en temps, on entend parler d'intrigues entre de jeunes épouses et des patriciens âgés qui, mourant épuisés mais satisfaits, savent se montrer reconnaissants.

– Quel âge avait le prince ? a demandé Vincenzo.

– Soixante-treize ans, mais toujours un jeune homme. C'est seulement à la fin que la maladie a eu raison de lui. Il passait ses jours étendu sur le lit, enveloppé dans une fourrure de léopard, aidé par un domestique dévoué. Si je le connaissais bien ? Évidemment ! La famille Acquafurata est notre cliente depuis un siècle. Voici cinq ans, j'ai reçu un pli : je me suis rendu chez le prince pour authentifier l'acte en présence de témoins. Il m'invita à déjeuner et me déclara qu'aucun désir de mort ne l'oppressait. Enroulé dans sa fourrure, il me fit boire un vin vieux de vingt ans.

Vincenzo s'est calmé mais il est resté silencieux toute la journée. La nouvelle l'étreignait. Au lit, quand je l'ai embrassé en riant : « Prince, tu es mon prince ! », il m'a repoussée sèchement et m'a tourné le dos.



## Deux

Nous sommes venus habiter ce palais. Je suis contente parce que tout est merveilleusement irréel. La maison, pourtant, est trop ancienne; les premiers jours surtout, nous étions épouvantés à cause de sa beauté. Nous avons peur que notre présence, en soi, lui porte préjudice. Perplexe, Vincenzo demandait :

– Peut-on vivre dans un musée ?

Car il s'agit d'une beauté sépulcrale et définitive... Des hommes, disparus depuis deux siècles, ont peint ces murs; des princesses, dont le nom s'est éteint, rangeaient dans ces meubles marquetés le linge venu de Paris ou de Londres.

Le salon est immense : une place publique. Il y a quantité de frises d'or et de marbre, tout est contourné et froncé, dirait-on. Les murs et les plafonds sont couverts de fresques : dans le petit salon, elles représentent des scènes sacrées, tandis que des chevaliers et des dames dansent, immobiles, dans le grand salon où se déroulaient les fêtes. La dernière a été donnée il y a trois ans pour célébrer la conquête de l'Empire. A cette occasion, le Fascio l'a loué par affront, parce qu'on dit que la noblesse ne voulait pas la fêter au palais Gangi ni ailleurs. Pendant le grand bal des dignitaires et de leurs épouses, le vieux prince d'Acquafurata ne s'était pas montré. Il était indisposé, avait-il fait dire, et il était resté sur son lit, dans sa fourrure de léopard.

Toutes ces histoires m'ont été racontées par Salvatore, le vieux domestique de notre prince dont nous avons hérité avec le palais. Nous ne lui devons rien; par testament, il a été défrayé de tout. Salvatore a deux ans de moins que son défunt maître. Il a expliqué qu'ils se sont connus sous les drapeaux. Il était l'ordonnance du prince à la cavalerie royale de Savoie et, depuis, il est demeuré à son service.

– C'est moi qui l'ai vu mourir, a-t-il dit deux ou trois fois.

Salvatore m'en impose, il me fait presque peur. Les premiers jours surtout, lorsque j'étais seule à la maison, je m'inquiétais et, sous un prétexte ou un autre, je sortais. J'ai même téléphoné au notaire, mais il a ri et m'a assuré que Salvatore est un homme de toute confiance dont nous ne pouvons attendre que du bien. Naturellement, ayant toujours vécu dans un milieu raffiné, il est bizarre et très curieux de ses nouveaux patrons.

– Nous sommes des gens ordinaires, il finira par nous mépriser, ai-je dit.

Le notaire a répondu que tout irait bien. Par la suite, il a dû parler à Salvatore car le vieux est devenu plus respectueux et il se montre moins.

Je dois avouer que les premiers jours, j'ai craint parfois d'avoir fait une énorme sottise et j'ai été tentée de dire à Vincenzo :

– Retournons via Cagliostro.

C'est surtout lorsque l'obscurité tombait que j'étais oppressée. Tous les soirs, je sentais le passé reprendre possession de la maison. J'ai réussi à me convaincre qu'il fallait un temps d'adaptation. En attendant, je



courais sans cesse dans notre vieux quartier, autour de la Maison professe des jésuites, chez les commères et chez les voisines. En fait, ce dont je souffrais le plus était de solitude.

Un jour, j'ai invité mes trois meilleures amies à venir prendre un vermouth chez moi ; elles montaient l'escalier en s'extasiant quand Salvatore a fait son apparition. Il avait une mine si sombre que les exclamations de stupeur se sont éteintes sur les lèvres de mes amies et que moi-même j'ai éprouvé de l'effroi. Je ne leur avais pas dit que nous avions un domestique ; j'étais si embarrassée que j'avais remis la chose à plus tard. Immobiles, les filles ont regardé cette apparition et Maria a murmuré :

– Le prince n'est-il pas mort ?

– C'est le domestique, ai-je dit trop fort.

J'ai vu monter une tempête dans les yeux de l'homme ; ils ont pris la couleur plombée de l'eau de mer avant la bourrasque. Quand nous sommes passées devant lui, il s'est incliné trop bas. J'ai entendu ses vieux os craquer doucement, puis je me suis aperçue qu'il ricanait.

– Madame désire-t-elle les pâtisseries suisses avec le thé ? Il y a des mille-feuilles de Caflich tout frais.

– C'est bon, je vous remercie, ai-je répondu un peu gênée.

Peu après, pendant que mes amies admiraient avec des petits cris les tableaux du salon, il est revenu, portant un grand plateau.

Il était méconnaissable. Il avait enfilé un habit du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme on en voit au théâtre : culottes de soie étroites s'arrêtant au genou, bas blancs, chaus-

sures à boucle, jaquette de soie grise à longs pans, ouverte sur un gilet cramoisi; et chemise froncée. Il semblait descendre d'une fresque.

– Comment avez-vous fait pour vous procurer aussi rapidement ces gâteaux? ai-je demandé.

– Madame ne sait peut-être pas encore qu'il y a dans les caves un grand réfrigérateur qui renferme, entre autres choses, les pâtisseries que Caflisch envoie tous les deux jours.

Tiens donc! Et qui les mange? ai-je eu envie de lui demander; mais, devant mes amies, j'ai observé un silence prudent. Sa déférence ambiguë semblait s'amuser de nous. Il regardait fixement les filles, en souriant effrontément et, surtout, il fixait la poitrine de Zizza qui est grosse et bien faite, au point que, lorsqu'il s'est enfin retiré, Zizza toute rouge l'a traité de rustre, puis de cochon. Teresina a dit qu'il était vieux et répugnant comme un bouc mais que l'on sentait encore, malgré tout, qu'il était pleinement viril, et nous avons toutes éclaté de rire. Elles m'ont ensuite questionnée, tout excitées, à propos du réfrigérateur et j'ai dû confesser n'être jamais descendue dans les caves.

– De qui as-tu peur: des morts ou de cet affreux vieillard? a demandé Zizza.

– Je n'ai peur de personne, ai-je menti, mais la maison est vraiment trop grande.

– Fais attention; un jour ou l'autre, ce vieux t'aura...

A nouveau elles ont ri très fort, en mettant la main devant leur bouche.

Quand mes amies furent parties, Salvatore est venu desservir et m'a demandé si tout s'était bien passé et si

je désirais quelque chose. Il portait encore son bel habit et j'ai spontanément observé :

– C'est un habit de toute beauté, un habit de noble et non de domestique.

Il a incliné la tête et il a dit :

– Madame est trop bonne, mais il s'agit bien d'une livrée de serviteur. Il y a peu de temps encore, nous étions ainsi vêtus quand le prince recevait. Nous étions alors très nombreux à son service... Si madame veut dire que je la porte noblement, je lui baise les mains avec reconnaissance. Vous savez, on ne peut vivre une existence au contact de l'intelligence, de la beauté, sans en être marqué. La beauté et son privilège sont comme ces vieux meubles : si l'on s'y appuie, fût-ce par inadvertance, ils laissent sur la peau de minuscules écailles d'or pur. Vous, qui êtes sensible, vous auriez dû connaître mon maître, que Dieu lui accorde le repos. C'était l'homme le plus fascinant d'Europe.

– Ce prince a-t-il beaucoup voyagé ?

– Bien sûr. Paris, Londres et aussi l'Amérique. Et Vienne et Saint-Pétersbourg. Mais surtout Paris. Nous y passions des mois. Palerme était alors une des capitales du monde. Vers elle accouraient les écrivains, les artistes et la haute noblesse. A cette table, madame, Goethe a été l'hôte des grands-parents du prince. La liste de ceux qui s'assirent là où vos amies ont aujourd'hui pris le thé vous étonnerait, mais l'insouciance du défunt prince à l'égard de ces rencontres m'empêche de leur attribuer une importance excessive. Voyez-vous, c'était un solitaire. Il se plaisait parfois en la compagnie de ces personnages illustres par respect pour sa propre tradition d'hospitalité.

– Était-il cultivé ?

– Infiniment cultivé. C'est bien pour cela qu'il s'apercevait immédiatement avec ennui des limites d'autrui. Il était d'avis qu'il ne convient pas de fréquenter les grands hommes de leur vivant : seule la mort, qui distille comme un alambic, livre les âmes à Dieu et aux hommes les œuvres. De nos jours, toutefois, on ne court guère de tels risques. Un jour, il a dîné avec le célèbre D'Annunzio. Mais il ne voulait pas le recevoir ici et il l'invita au restaurant. Plus tard, à propos d'un homme trop adulé par un cénacle de dames enthousiastes, il décréta : « Le palefrenier se prend pour le paladin Roland. »

Le mépris avec lequel Salvatore répéta la phrase de son maître me frappa. Je regardai le vieux, dont la longue silhouette moulée dans l'habit précieux se dressait dans la chaude et rouge lumière du couchant. A ce moment-là, il ne me sembla plus être un serviteur mais, lui-même, un prince dédaigneux. Il répéta d'un ton mélancolique, comme s'il avait eu l'intuition de ce que je pensais :

– On ne passe pas une vie au contact de la beauté sans en apprendre un peu sur elle.

D'une voix encore plus basse, il murmura :

– Et néanmoins, à la fin, ce n'est plus qu'une pâle imitation.

Je l'observai tandis qu'il sortait, portant le plateau, courbé, traînant les pieds. Je me levai du divan : comme je l'ai dit, le soir, je ne supporte pas le salon. Les chevaliers élégants et les dames voluptueuses, tous ces corps nus de nymphes, épiés par des cupidons complaisants, loin de me suggérer la joie de

vivre, représentent à mes yeux le triomphe de la mort.

Sur le seuil, Salvatore me regardait. Il m'a semblé qu'il riait et m'adressait un clin d'œil dans la pénombre.